

Cyril Simard, l'homme qui n'a jamais oublié ses origines Cyril Simard, a man who has remained faithful to his origins

Jean Simard

Volume 9, 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1005899ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1005899ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Simard, J. (2011). Cyril Simard, l'homme qui n'a jamais oublié ses origines. *Rabaska*, 9, 145–164. <https://doi.org/10.7202/1005899ar>

Résumé de l'article

Cyril Simard naît à Baie-Saint-Paul, au Québec, en 1938. Il retient de sa formation première l'influence déterminante de ses parents et de ses premiers maîtres : son père qui l'initie au commerce ; sa mère, à l'artisanat ; le frère Ernest Veilleux, à la musique ; le peintre René Richard, au dessin ; M^{B^T} Félix-Antoine Savard, au musée et à l'écriture. Dans les années 1960, il devient architecte et se spécialise en artisanat et design. La carrière de Cyril Simard se partage en plusieurs volets : enseignement universitaire et pratique de l'architecture, direction de la Centrale d'artisanat, diffusion des connaissances par la télévision et le livre, conception et développement de projets au sein de la fonction publique québécoise, création du concept et du réseau des économusées. Il donne une longue entrevue dont nous reproduisons ici d'importants extraits qui forment une sorte de courtépisode en douze morceaux.

Portrait

Cyril Simard

l'homme qui n'a jamais oublié ses origines

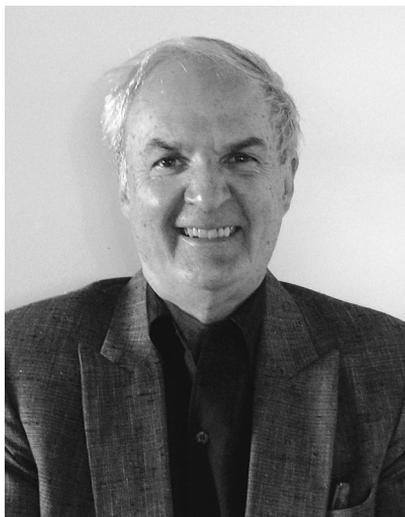
PRÉPARÉ PAR JEAN SIMARD
Société québécoise d'ethnologie

Mes liens avec Cyril Simard remontent à 1990. Cette année-là, il m'invitait à faire partie de la Commission des biens culturels du Québec dont il était le président. À sa demande, j'ai réuni en 1994 un groupe de travail qui avait pour mission de faire le point sur la situation du patrimoine religieux et de soumettre des recommandations pour son avenir.

Nous avons publié les résultats de ces réflexions dans un cahier de 55 pages intitulé Le Patrimoine religieux au Québec. Exposé de la situation et orientations (Les Publications du Québec, 1998). En 1992, Cyril m'a fait

ensuite l'honneur de m'associer à la création des écomusées en me nommant d'abord au conseil d'administration de la Verrerie La Mailloche, entreprise artisanale fondée à Québec par le souffleur de verre Jean Vallières, puis en m'invitant à cosigner l'acte de constitution de la Fondation des écomusées et à participer aux travaux de son conseil d'administration. Deux ans plus tard, à sa demande encore, je préparais un scénario d'exposition sur la tradition de sculpture sur bois sur la Côte-de-Beaupré à l'occasion de la transformation de l'Atelier Paré en écomusée des légendes – maintenant de la sculpture sur bois. En mai 2011, nous assistions lui et moi au lancement de l'opuscule Alphonse Paré. Toujours entre l'arbre et l'écorce (Les Amis du Musée Alphonse Paré, 60 p.) dans lequel nous avons signé des textes.

Si notre amitié date de vingt ans, nos liens fraternels sont nettement plus anciens. Tous les Simard d'Amérique descendent en effet de Noël Simard, dit Lombrette, qui débarquait à Québec avec son père le 21 juin 1657 et s'installait sur la Côte-de-Beaupré où il fondait, avec Madeleine Racine,



une famille qui comptera 14 enfants et 122 petits-enfants. En 1678, il gagne Baie-Saint-Paul, dont il est le pionnier, et fait venir sa famille en 1680 pour s'y établir en permanence. On le comprendra, cette histoire de plus de trois siècles me rapproche encore davantage de Cyril, né à Baie-Saint-Paul, descendant de la deuxième famille du Lombrette, un lointain cousin mais un proche ami.

Notice biographique

Cyril Simard naît à Baie-Saint-Paul, dans la région de Charlevoix, au Québec, le 23 mai 1938. Il y reçoit sa formation première auprès des frères maristes et y entreprend ses études secondaires classiques qu'il termine au Petit Séminaire de Québec en 1959. Cette année-là, il obtient de l'Université Laval ses premiers diplômes : baccalauréat ès arts, baccalauréat en philosophie et diplôme supérieur (cinquième degré) de musique grégorienne. Retournant dans son village pour les vacances d'été, il assiste le peintre René Richard, son voisin, qui lui apprend à dessiner. Dans la suite, il entre à l'Université de Montréal où il obtiendra, en 1965, un baccalauréat en architecture, et en 1970 une maîtrise en aménagement (artisanat et design). Après une quinzaine d'années de carrière, il obtiendra en 1986 de l'Université Laval un doctorat en arts et traditions populaires (ethnologie).

La carrière de Cyril Simard se partage en plusieurs volets. Pendant ses études de maîtrise, il enseigne le dessin et l'architecture à l'École d'architecture de son université et exerce sa profession d'architecte dans de vastes projets, à Montréal et surtout à Baie-Saint-Paul. De 1965 à 1967, ses services sont retenus par la direction de l'Exposition universelle de Montréal pour concevoir le Village canadien de Terre des hommes. En 1965, il met sur pied et préside la Commission d'urbanisme de la Ville de Baie-Saint-Paul, la première en région, dresse les plans et bâtit l'école primaire Forget et l'école polyvalente.

Dans la décennie 1970, il met en réserve sa pratique d'architecte pour s'investir dans les domaines de sa spécialité : l'artisanat et le design. Il fonde la Société des festivals folkloriques de Baie-Saint-Paul et anime pendant sept ans l'activité, qui en 1972 se mérite le Prix d'excellence du Conseil du tourisme canadien. En 1971, il fonde avec une équipe le magazine *Décor* où il rédige, de 1972 à 1975, une série de vingt-six chroniques sous la rubrique « Artisanat-design ». C'est aussi en 1971 qu'il est nommé directeur artistique et culturel de la Centrale d'artisanat du Québec, dont il deviendra successivement, de 1972 à 1977, l'administrateur délégué et le directeur général. Pendant cette période se succèdent les accomplissements : formation de douze centres de production artisanale (Créa) qui relancent les métiers

d'art dans l'est du Québec ; animation pendant sept ans à la station Télémetropole de la chronique hebdomadaire « Mains habiles », à l'émission *Pour vous, Mesdames* ; responsabilité de la présentation Artisanat-design au Pavillon du Québec de Terre des hommes. En 1974 et 1975, il occupe la fonction de vice-président du Conseil des arts populaires du Canada et siège, de 1974 à 1978, au Comité d'art sacré du diocèse de Saint-Jean-Longueuil. C'est pendant ces années qu'il écrit et publie trois des quatre volumes de la série *Artisanat québécois*, élue au rang des *best seller* de la décennie aux Éditions de l'Homme.

En 1977, la carrière de Cyril Simard prend un nouveau tournant qui l'amène dans la fonction publique québécoise. Il devient alors directeur des Arts visuels au Service de l'artisanat, de l'architecture, du design et des arts plastiques au ministère des Affaires culturelles. Dans les nouvelles fonctions qu'il exerce jusqu'en 1983, il présidera le Comité ministériel pour l'intégration des arts à l'architecture – qui gère la loi dite du 1 % –, implantera l'École nationale des métiers d'art, qui dès lors succède à la Centrale d'artisanat, aura la responsabilité de concevoir le projet de Politique des arts de l'environnement et de coordonner le Comité interministériel du cadre de vie. En 1985, il devient l'adjoint au directeur du Musée du Québec pour les projets spéciaux. C'est à ce titre qu'il conçoit le programme architectural et est chargé du projet d'agrandissement de l'institution qui inclura désormais l'ancienne prison ; un projet de vingt et un millions de dollars dont il est le concepteur. En 1986, il est nommé directeur de la Planification et du développement du Musée. La même année, il entre au conseil d'administration de la Société des musées québécois où il doit préparer un dossier de candidature pour la tenue, en 1992 à Québec, du congrès international des musées. Icom 1992 avait recommandé la création à l'Université Laval d'une chaire Unesco en patrimoine culturel. Cyril Simard occupera cette chaire, à titre de premier titulaire, de 2001 à 2005, et deviendra membre de la Commission canadienne de l'Unesco en 2002. En 1988, il est élu à la présidence de cette Société, quitte le Musée du Québec et est nommé président de la Commission des biens culturels, fonction qu'il exercera pendant dix ans.

Dans les années 1980, parallèlement à ses tâches de serviteur de l'État, Cyril Simard s'attaque à une autre mission, celle probablement à laquelle son nom restera le plus associé, c'est-à-dire la création du réseau des économusées qui a pour mission de mettre en valeur et de perpétuer les métiers et savoir-faire inspirés des traditions. En 1982, à la suite du décès de monseigneur Félix-Antoine Savard, il prend la direction de la Papeterie Saint-Gilles que le célèbre écrivain avait fondée en 1965 à Saint-Joseph-de-la-Rive, près de Baie-Saint-Paul. « L'héritier » utilise la Papeterie comme un laboratoire de « musée qui gagne sa vie » et présente en 1986 à l'Université

Laval une thèse ayant pour titre : « L'Économuséologie : essai d'ethnologie appliquée ». Cette étude contient en germes le réseau formé présentement de cinquante entreprises d'artisans en métiers d'art et agroalimentaire répandues dans treize régions du Québec, quatre provinces du Canada atlantique et sept pays d'Europe qui se joignent au réseau à partir de 2007 : Irlande du Nord, République d'Irlande, Norvège, Islande, Îles Féroé (Danemark), bientôt Suède centrale et Groenland.

Cyril Simard est actuellement président du Centre commémoratif Félix-Antoine-Savard, vice-président de la Papeterie Saint-Gilles et président du conseil d'administration de la Société du réseau ÉCONOMUSÉE.

Cyril Simard en courtepoinTE¹

« *Papa disait : "Donne des petits marsouins aux petits Marsouins"* »

Baie-Saint-Paul, où je suis né, est une ville d'artistes et de communautés religieuses. Ce caractère propre a certainement influencé mon parcours, mais c'est de ma famille dont je veux d'abord parler parce qu'elle m'a transmis les valeurs qui m'ont guidé jusqu'à ce jour. Mon père était barbier et marchand. En côtoyant mon père, au magasin général, j'ai acquis le sens du commerce, tandis qu'auprès de ma mère j'ai plutôt développé le goût des arts puisqu'elle fabriquait des catalognes belles comme des tapisseries. C'est donc à la maison que j'ai appris les affaires, l'art et l'artisanat. J'avais déjà ça dans le sang, comme on dit. Au magasin, nous recevions les gens qui avaient peu de moyens. Ceux qui avaient de l'argent allaient plutôt acheter à Québec. Mon père me disait toujours qu'il fallait bien recevoir les gens. Nous vendions des petits bonbons sucrés blancs et rouges en forme de poisson. Quand venaient des clients de l'île aux Coudres, papa me disait : « Donne des petits marsouins aux petits Marsouins. Si les petits enfants sont contents, ils vont rester longtemps, puis les parents vont acheter ». Je me rappelle encore de cette histoire de petits marsouins, de l'ingéniosité et de la générosité de mon père. Quand les gens étaient malades et qu'ils devaient déboursier des centaines de dollars pour recevoir des soins, c'est souvent papa qui les aidait à nourrir la famille. Je me souviens qu'il m'ait dit : « Ne parle pas et mets deux livres de beurre plutôt qu'une ; ils ne s'en apercevront pas ». J'ai été élevé comme ça. Quand il est décédé, il aurait dû laisser un gros livre de comptes dont maman disait qu'il y avait là de douze à quinze mille dollars à recevoir. Je sais que deux mois avant de mourir, papa avait dit à mon frère Réginald : « Va mettre ça au feu, on va oublier ça ».

1. Extraits d'une entrevue donnée le 27 mai 2011 au Musée de la mémoire vivante de Saint-Jean-Port-Joli.

« *Regarde, Cyril, en bas, la première robe, c'est celle de maman* »

Ma mère est née au moulin de la Rémy que la famille Cabot (Héritage Charlevoix) a plus tard acheté et restauré. Quand j'étais enfant, nous y retournions l'été pour aller aux framboises. J'ai même eu une photo de l'endroit, où je suis dans les bras de Clarence Gagnon. Dans la famille de ma mère, la famille Fortin, il y avait cinq filles et deux garçons. L'un des garçons est resté au moulin et l'autre devait devenir prêtre, mais, comme ma grand-mère a dit : « Il a manqué son coup ; il est devenu seulement médecin ». Les femmes, ma grand-mère et ses filles, faisaient du tissage et reproduisaient fidèlement un certain nombre de modèles. Ma sœur, Carole, devenue artiste plasticienne, a transplanté dans son art les racines de la famille. Dernièrement, j'étais à Paris, à la prestigieuse église Saint-Eustache où se tenait une exposition organisée par l'UNESCO. Ma sœur y présentait en solo une œuvre textile imposante fabriquée à partir de robes données par quatre cents femmes célèbres de partout dans le monde, entre autres Maureen Forrester. Cinq immenses robes serties d'or étaient suspendues dans la voûte de l'église lors d'une grande cérémonie pour célébrer la diversité culturelle des femmes dans le monde. Pendant que je regardais tout cela, Carole me dit : « Regarde, Cyril, en bas, la première robe, c'est celle de maman ». Alors là, tu brailles...

« *Le Monsieur de la bonne fortune* »

Pour compléter, une belle petite histoire, une vraie petite histoire. Quand mon père est décédé, au moment d'entrer au salon funéraire, une très vieille dame me dit : « Es-tu le premier à Lionel, es-tu le petit Cyril ? » J'ai dit : « Oui, je suis le petit Cyril, mais qu'est-ce que vous faites ici ? » Elle me répond : « Je suis venue voir le Monsieur de la bonne fortune. J'ai réussi à élever mes treize enfants un peu grâce à ton père qui m'a donné toute ma vie le fil de chaîne de la compagnie Wabasso pour faire des napperons que je vendais aux Couturiers de La Malbaie. Quand les enfants étaient couchés, jusqu'à minuit, je faisais ça pour le Manoir Richelieu. Pour moi, il était le Monsieur de la bonne fortune. Ta mère, de son côté, me donnait des chemises non vendues qui avaient un peu traîné dans la vitrine du magasin et elle me fournissait ainsi la trame. Elle ajoute : « Tu es fait de ça, mon petit garçon... de la chaîne et de la trame de tes parents. » Et moi je me dis, c'est bien moi ! Voilà ma famille.

« *J'ai grandi entouré de filles* »

J'ai grandi entouré de filles et ai marié Monique Gauthier qui habitait en face



Adrienne Fortin, mère de Cyril Simard. *Moulin de la Rémy à Baie-Saint-Paul*. Tableau peint en 1938 à l'endos d'un prélat.

de chez nous. Il n'y avait pas de garçons dans l'entourage, sauf un, pas très loin, dont le père élevait et tuait des chevaux, et j'avais peur d'aller là. Chez Monique, il y avait trois filles ; en face de chez elle, il y en avait cinq autres ; et chez le boulanger Simard d'en face, encore trois autres. Autrement dit, j'étais entouré de filles. J'allais très souvent chez Monique parce que les filles jouaient du piano, collectionnaient les timbres, lisaient beaucoup et Monique corrigeait mes dessins. L'aînée, Solange, m'a montré ce que c'était qu'un disque. J'ai commencé là à faire de la musique, puis acheté mon premier disque, la *Pathétique* de Beethoven. Chez nous, c'était l'artisanat et les affaires ; chez elles, c'était plutôt la vie intellectuelle. La chose s'explique du fait que la mère de Monique est une Otis, fille de Thomas Otis, premier éducateur de l'école primaire de Baie-Saint-Paul. Quand les frères maristes ont pris la relève, lui, pour survivre, a dû restreindre sa clientèle étudiante. Dans cette maison on parlait de livres, d'enseignement, et ça m'intéressait beaucoup.

« *Je suis le résultat du paysage de mon enfance* »

Ce qui différenciait Baie-Saint-Paul de La Malbaie, c'est qu'ici nous avons trois institutions religieuses qui ont été pour ainsi dire les piliers de la ville. La première, c'était les Maristes de l'école primaire où le frère Ernest, originaire de la Beauce, enseignait la musique. Il l'enseignait tellement bien qu'il a formé quatorze prix de conservatoire. Il a même fallu lui payer, paraît-il, un salaire de professeur de conservatoire. Le frère avait des mécènes qui payaient des taxis à des jeunes pour venir étudier la musique à Québec. Parmi eux, il y a eu Wilfrand Guillemette, devenu directeur du Conservatoire de Québec, Rosaire Simard, premier maître de chant au Conservatoire de Chicoutimi qui a été le professeur de la réputée contralto Marie-Nicole Lemieux. De plus, ce qu'on ne sait pas, c'est que le frère a accompagné silencieusement François Bernier dans la fondation du Domaine Forget à Saint-Irénée. Nous avons une chorale extraordinaire qui pratiquait une heure et demie chaque jour. À l'église, on ouvrait le livre de grégorien et on pouvait chanter directement, ce qui m'a permis de poursuivre ma formation en grégorien ; on va voir toute mon histoire à travers ça. L'autre communauté, notre deuxième pilier, c'était les Petites Franciscaines de Marie qui s'occupaient de compassion, de charité, de services aux autres et créaient énormément d'emplois dans leurs deux hôpitaux. La troisième communauté, aussi très importante, c'était la Congrégation de Notre-Dame. Ces sœurs-là étaient très instruites. Elles ont fait de nos mères et de nos filles de nombreuses institutrices. Elles ont apporté instruction et éducation à l'école primaire et à l'école normale, de sorte qu'à Baie-Saint-Paul les filles étaient plus instruites

qu'ailleurs. Ce sont alors nos mères qui ont ensuite envoyé leurs fils dans les collèges classiques. Les communautés de chez nous ont fait des gens généreux, des gens instruits et aussi des gens de bon jugement. Le frère mariste, Ernest Veilleux, dirigeait la fanfare à l'école primaire et nous disait : « Choisissez d'abord une profession avant d'aller en musique ». J'aurais pu devenir directeur de chorale, mais maman, à qui j'avais fait part des conseils du frère, m'a poussé à faire le cours classique. À Baie-Saint-Paul, nous pouvions faire les quatre premières années du classique jusqu'en versification. S'il n'y avait pas eu ça, je n'aurais jamais pu faire d'études supérieures. Après ces quatre années, je suis entré au Petit Séminaire de Québec. Les après-midi d'été, je servais et travaillais à la préparation des vitrines au magasin de mon père ; le matin, j'étais souvent l'assistant du peintre René Richard. Il habitait derrière chez nous et quand il avait de la visite et qu'il lui manquait quelque chose, il appelait : « Cyril, viens-t'en ! ». À partir de l'âge de 60 ans, monsieur Richard n'allait plus tout seul en forêt. C'est moi qui l'accompagnais et c'est comme ça que j'ai appris à faire du dessin. J'ai été, à partir de 1990, membre de la Fondation René-Richard. J'en suis devenu le président en 2006. Pendant mon mandat, on a tout transféré à l'Université Laval, collection d'œuvres et argent.

À travers tous ces souvenirs, j'en conviens... je suis le résultat du paysage de mon enfance.

Le Village canadien à Terre des hommes, « c'est le grégorien qui m'a amené là »

Au Petit Séminaire de Québec, on estime que je connais suffisamment le grégorien et on me demande de diriger la messe. Je suis devenu ainsi le chef de la chorale et d'un chœur de sept ou huit membres, le Chœur Laval, qui chantait des œuvres polyphoniques. Pour que je sois à la hauteur de la tâche, le Petit Séminaire m'inscrivait au camp des Jeunesses musicales, près de Saint-Benoît-du-Lac. Tous les matins, j'ai assisté aux leçons de Dom Lemieux. Il m'apprenait comment enseigner à ma chorale. Pendant que je faisais mes classes de belles-lettres et de rhétorique, je formais donc des étudiants en grégorien. Dom Raymond Carette, maître de chant à Saint-Benoît-du-Lac, a été mon élève. J'ai donc obtenu le diplôme de cinquième degré de grégorien, le plus avancé que donnait l'Université Laval, presque l'équivalent du doctorat en musique grégorienne qui comprenait un stage à l'abbaye de Solesmes, en France. J'aimais le Séminaire pour sa bibliothèque, sa musique et ses professeurs. Le soir, j'avais la permission d'aller au Club musical des Dames. J'ai entendu les plus grands musiciens, comme Horowitz, Gérard Souzay, Raoul Jobin et bien d'autres !

Cette histoire me suivra jusqu'au terme de ma formation à l'École d'architecture de l'Université de Montréal. En dernière année du baccalauréat, nous devions présenter un projet que j'avais choisi d'imaginer à Baie-Saint-Paul. Papa me dit alors : « Si tu veux revenir travailler ici comme architecte, tu devras tenir compte des traditions locales ». Nous sommes allés dans la montagne et il a ajouté : « Tu vois, il y a en bas deux moulins à bois et il faut que tu travailles avec ça. Fais des choses en bois et en bardeau ». C'est ainsi que j'ai conçu un projet bien campé dans la montagne que j'ai nommé le Centre d'art Clarence-Gagnon. J'ai présenté le projet au jury comme une chironomie grégorienne. Le jury a peut-être été impressionné du fait que je proposais un centre d'art composé d'un musée, d'un centre de production artisanale et d'un village d'artistes. Ce projet d'étude a fait le tour du Canada en exposition. J'ai obtenu plus tard le projet de concevoir et de construire le Village canadien à Terre des Hommes, à Montréal, justement parce que j'étais reconnu pour savoir allier tradition et création. À la fin de mes études, monsieur Hébert, aumônier à l'Institut des sourds et muets, pour qui je chantais la messe à sept heures tous les matins depuis mon arrivée à Montréal, me fit venir à son bureau pour me présenter son frère, Louis Hébert, alors président de la Banque nationale du Canada. Il faut préciser que, depuis deux ou trois ans, j'avais apporté à l'aumônier quelques dessins que j'avais faits avec René Richard et il m'en avait acheté une dizaine pour offrir à son frère. Je l'informe qu'il y aura un village canadien à Terre des Hommes et que cela m'intéresse plus qu'une banque à Place d'Armes. Par un concours de circonstances... quelques jours plus tard... on décroche le contrat. C'est le grégorien qui m'a amené là !

« Le Festival a changé l'image de Baie-Saint-Paul »

J'ai ensuite donné des cours à l'École d'architecture puisque j'étais habile en dessin et en conception architecturale. En même temps, j'ai eu mes premiers contrats à Baie-Saint-Paul : l'école primaire, une structure tout en bois, et la Polyvalente placée près du cœur de la ville. Pendant quatre étés, avec une dizaine de mes étudiants en architecture, nous avons fait de l'animation sociale et culturelle et j'en suis encore très fier. En retour des contrats qu'on m'avait donnés, je me suis dit que je devais retourner à ma communauté ce qu'elle m'avait apporté. Dès 1965, j'avais fondé la première commission d'urbanisme en milieu régional au Québec. Puis on a commencé la première clinique gratuite d'architecture au pays et fait le Festival folklorique en ouvrant toutes les maisons et les arrière-cours pour y installer des artisans. C'est en 1967 que les deux premières galeries d'art se sont installées en permanence sur la rue Saint-Jean-Baptiste : la Galerie Clarence-Gagnon pour les arts visuels et



Cyril Simard, associé du bureau Poulin Simard Lévesque, architectes.
Village canadien à Terre des Hommes. Dessin, 1967.

la Tannerie pour l'artisanat. Tout cela a duré sept ans pour moi. Le Festival a changé l'image de Baie-Saint-Paul où l'art était en effervescence, et la ville désormais mise en vedette avec une identité nouvelle et authentique. Douze ans plus tard, en 1982, Françoise Labbé a mis sur pied le Symposium international d'art contemporain, et moi je suis revenu bien plus tard pour concevoir le projet Capitale culturelle du Canada 2007, avec l'idée, toujours en tête, qu'une ville peut se développer par l'art. Je ne dis pas que ce fut un succès d'urbanisme sur toute la ligne, mais sans ces interventions la ville ne serait pas ce qu'elle est maintenant. Toutes mes archives sont déposées à Baie-Saint-Paul, codifiées par Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BANQ). Lorsque la Ville a inauguré son Centre d'archives régionales, j'ai tout déplacé là-bas, à l'exception des documents sur les économusées.



Cyril Simard animant les cliniques gratuites d'architecture pendant le quatrième Festival folklorique de Baie-Saint-Paul en 1970.

« Monseigneur me regarde et dit : « c'est ça l'écriture »

Monseigneur Félix-Antoine Savard est venu au festival et il a été épaté par les galeries d'art et d'artisanat qu'on avait faites. J'avais emmené de Montréal tous mes meilleurs étudiants. Nous avons quarante expositions dans les vitrines et dans des granges bien nettoyées. C'était assez prestigieux. Nous avons eu pour ça, en 1972, le Premier prix de l'industrie touristique au Canada. Au premier festival, M^{gr} Savard, Jean-Noël Tremblay, Pierre Perrault, Gilles Vigneault, Pauline Julien prennent part à la fête. Au deuxième festival, M^{gr} Savard me dit : « Viens me voir quand tu veux, n'importe quand ». Quand j'y suis allé, c'était à la période de Pâques. Il m'a d'abord demandé si j'avais fait mes Pâques. « Monseigneur, je n'ai pas encore fait mes Pâques cette année. – Alors mets-toi à genoux. – Est-ce que je dois vous dire toutes sortes d'affaires ?... – J'ai pas besoin de savoir, ce sont toujours les mêmes affaires ». Alors il m'a donné sa bénédiction. « Pour ta pénitence, tu viendras me voir tous les ans ». Je l'ai revu l'année suivante, c'était en 1970, l'année de mon premier livre sur l'artisanat. À ma demande, il a accepté d'en faire la préface. C'est une préface à relire, vraiment quelque chose de senti, de très beau. Le texte sur le fléché que j'étais à écrire ne me contentait jamais. Voyant cela, il me demande de revenir le voir dans trois semaines. Quand je me présente à

son bureau, il y avait des papiers partout. « Monseigneur, vous n'avez pas fait le ménage ? – Non, c'est pour toi que j'ai gardé ça ». Et il ajoute : « Tu vois, ici, c'est toujours la même phrase que j'ai reprise, reprise et reprise. Fais-en une pile ». J'ai empilé les papiers et pouvais lire en première page : « Ce jour », « En ce jour », « Le jour de ce jour ». Monseigneur me regarde et dit : « C'est ça l'écriture. Tu trouvais ça difficile ? Tu vois, pour moi aussi c'est difficile ». Ce fut ma leçon de toujours et j'ai recommencé à écrire. Il m'a parlé une autre fois du jour le plus sombre de son sacerdoce. Il était invité dans une petite église pour célébrer la messe de minuit : « J'étais dans la sacristie, et comme je m'apprêtais à monter pour le *Minuit chrétiens*, arrivent une vingtaine de gars de chantiers qui voulaient aller à confesse. J'ai pensé que je devrais les bénir pour effacer leurs péchés. Tous ces hommes-là arrivent, leurs familles sont dans l'église et ils ne viendront pas communier, c'est un sacrilège. Je leur ai pardonné mais n'ai pas été capable de leur dire qu'ils pouvaient aller communier parce que j'aurais été moi-même excommunié. C'était pas important ce qu'ils avaient pu faire, le bon Dieu comprend ça. Ce fut le jour le plus sombre de mon sacerdoce ». Dans sa préface, il raconte que lorsque l'église de La Malbaie a brûlé, il a voulu reprendre des morceaux de la chaire pour construire celle de Clermont. Dans la vieille chaire, ils ont trouvé, enfouis dans tous ces morceaux-là, des vœux, des demandes, des signatures d'artisans, comme des prières révélant la qualité d'âme de nos ancêtres artisans.

« Dans le milieu, on disait qu'un architecte ça ne connaît pas l'artisanat »

Nous avons pour le cinquième festival la présence de madame Claire Kirkland-Casgrain, ministre des Affaires culturelles, dont le chef de cabinet était Michel Lapalme, le fils de Georges-Émile, qui me dit : « Vous avez une maîtrise en design et métiers d'art, nous voyons ce que vous faites au festival avec les artisans et cherchons depuis deux ans un directeur pour la Centrale d'artisanat à Montréal. Pourrions-nous avoir un directeur qui a une vue générale des métiers et qui relancerait la Centrale ? ». J'ai eu la direction de la Centrale de 1970 à 1976. En arrivant, j'ai formé un comité de sélection et le nombre de nos artisans vendant à la Centrale est passé d'autour de 100 à 1 000 pendant mon mandat. Mais il y a eu des remous. Dans le milieu, on disait qu'un architecte ça ne connaît pas l'artisanat. Il a donc fallu que je trouve un moyen pour montrer que je connaissais ça. Comme un de mes anciens étudiants en architecture était le fils d'un patron de la station Télémétropole, je demande de rencontrer son père et lui affirme que j'aimerais faire des émissions sur l'artisanat. Il me répond : « Ça tombe bien, madame Françoise Gaudet-Smet, qui fait avec Nicole Germain l'émission *Pour vous*,



M^{gr} Félix-Antoine Savard, Jacques Laurin et Cyril Simard, respectivement préfet, éditeur et auteur du premier tome de l'ouvrage *Artisanat québécois*, lancé à la Centrale d'artisanat à Montréal le 14 janvier 1976.

Mesdames, est malade et doit partir. Vous pourriez la remplacer ». J'ai fait ça tous les mercredis pendant sept ans. Les artisans que j'interviewais répondaient à mes questions et je les invitais ensuite à venir à la Centrale. Avec moi, dans les coulisses du studio, il y avait Jacques Laurin des Éditions de l'Homme qui faisait une chronique sur les livres. Laurin m'annonce qu'il serait intéressé à publier des livres sur l'artisanat tel que je le présentais sur les ondes. Quand, dans la suite, il prend connaissance de mon projet, il comprend qu'il y avait du matériel pour quatre livres. Pendant quarante-deux semaines consécutives, mes livres ont été retenus dans la section « *Best seller* » du journal *La Presse*. Le premier tome s'est vendu à 18 000 exemplaires, le deuxième à 12 000 et le quatrième, publié en 1985 après le Référendum, a atteint à peine 1 200. Après 1980, les gens semblaient plutôt démotivés pour la cause du patrimoine.

« *Québec Overwell* ».

En 1987, alors président de la Société des musées québécois, je prépare pour l'UNESCO un dossier pour présenter la candidature de Québec au congrès de l'ICOM (*International Council of Museums*) afin qu'il se tienne à Québec en 1992. J'avais dans la tête qu'une telle rencontre avec 2 000 directeurs de



Cyril Simard, Monique Gauthier et leurs trois filles à une réception offerte le 28 mars 1977 à la station de télévision Télémetropole de Montréal par Nicole Germain, animatrice de la série *Pour vous, Mesdames*.

musées à Québec allait entraîner la construction et l'agrandissement de nombreux musées au Québec et au Canada. Pari gagné ! J'avais préparé un beau document de présentation, très chic et très design. Une dizaine de personnes représentant les cinq continents formaient le jury. Ils logeaient tous dans deux hôtels parisiens. J'avais apporté des enveloppes de papier Saint-Gilles, de belles grandes enveloppes originales. Je demande à la chef de la délégation canadienne d'écrire un mot de bienvenue sur le papier avec en-tête de la Papeterie ; un beau petit texte en français et en anglais. L'un des membres de notre délégation me dit : « Cyril, tu vas nous faire passer pour des colons avec ton papier Saint-Gilles ». Le mari de la présidente, qui était galeriste à Toronto, rétorque : « Non, non, au contraire, c'est très bien, c'est du papier fait main ». « Viens avec moi, me dit la présidente, nous allons déposer les enveloppes dans les hôtels ». Nous avons alors profité de la circonstance pour établir de bons contacts avec les pays de l'Europe de l'Est que nous voulions voir de notre côté. Il y avait aussi deux délégués dont nous ne connaissions pas l'opinion : les représentants du Japon et de la Chine.

Nous étions en compétition avec Barcelone et Los Angeles. Arrivent donc les présentations officielles au terme desquelles le représentant du jury se lève et proclame : « *Québec Overwell* ». Je ne comprenais pas bien ce que voulait dire « *Overwell* ». Alors, mes voisins me crient « Bravo Cyril ! » On nous fait signe d'avancer. Le Japonais et le Chinois nous disent alors : « Nous avons voté pour vous en raison du fait que nous sommes les premiers pays producteurs de papier au monde. Nous irons au Canada vous voir ». Ce qui montre bien qu'on n'était pas si colons que ça. La tradition a de la valeur, quoi qu'en pensât un collègue de la délégation. Une tradition qui regarde en avant, c'est une tradition qui est enracinée, et l'enracinement c'est ce qui donne les bons designs. Si vous passez à la Papeterie Saint-Gilles, vous verrez dans l'entrée les témoignages reçus, illustrés et signés de ces illustres visiteurs de 1992.

« Avec les économusées, tu vas donner une nouvelle vie à l'ethnologie »

Je suis toujours resté très proche de monseigneur Savard. De son vivant, je lui achetais du papier Saint-Gilles que je revendais à la Centrale d'artisanat. Quelques années avant sa mort, monsieur Donohue, grand mécène de la Papeterie, me confie : « Monseigneur aimerait bien que vous vous occupiez un jour de la Papeterie. Venez donc avec nous au conseil d'administration ». En 1982, lors des funérailles de M^{gr} Savard, sur le perron de l'église, monsieur Donohue me dit : « Je pars vivre à Toronto avec mes enfants, c'est toi l'héritier de la Papeterie ». Comme nouveau président, en 1984, j'étais bien épaulé par un conseil d'administration formé de gens très influents de Québec qui travaillaient comme moi en faveur de la survie de la Papeterie. Depuis la mort de M^{gr} Savard, je m'occupais donc de la Papeterie Saint-Gilles que j'ai transformée en économusée. Je rencontre un jour Jean-Claude Dupont, professeur d'ethnologie à l'Université Laval, qui m'invite à faire une thèse sur le sujet en me disant : « Avec les économusées, tu vas donner une nouvelle vie à l'ethnologie ». En 1986, je terminais donc ma thèse de doctorat. En 1988, pendant que j'étais à la Commission des biens culturels, et avec l'appui de Michèle Courchesne qui était sous-ministre, j'ai commencé à transformer certaines entreprises culturelles en économusées. C'était pour moi des expériences pilotes. En 1992, profitant de la présence du congrès de l'ICOM à Québec, j'ai annoncé la création d'une fondation dédiée aux économusées. Le soutien de l'État à mon projet ne s'est pas arrêté là. En 1997, lorsque j'ai quitté la Commission des biens culturels, le Ministère a continué à me verser mon salaire pendant quelques années pour aider la Fondation. Nous sommes reconnus désormais parce que nous sommes probablement les seuls à pouvoir présenter à la fois le patrimoine matériel par l'objet, et le patrimoine

immatériel par le geste et la parole de l'artisan qui transmet son savoir-faire « in situ ».

« *Faire monter d'une marche la qualité et montrer le fondement culturel de Baie-Saint-Paul* »

En 2007, j'ai conçu, avec acharnement, le projet *Baie-Saint-Paul, Capitale culturelle du Canada*, un événement très significatif pour moi et mon pays d'origine. C'était une façon de rendre ce que j'avais reçu de chez nous une fois de plus. Le comité d'organisation était formé du maire et de gens de Baie-Saint-Paul. Laurent Tremblay, qui a été directeur de Parcs Canada, Mario Dufour et Jacinthe Simard se sont ralliés à nous. J'ai alors proposé de faire des legs plutôt que des événements. On a réuni dès le départ quinze groupes de différents domaines de la culture et de l'aménagement pour élaborer et peaufiner le concept de base. Dès la première réunion, je précise : on ne va pas faire de l'événementiel. Il faut que vous montiez d'une marche dans chacune de vos disciplines. J'ai donc regroupé les legs à réaliser en sept chantiers : chantier des Paysages et du Patrimoine, chantier des Bonnes Œuvres, chantier Au cœur de la ville, chantier des Métiers et Savoir-faire, chantier de l'Histoire en devenir, chantier de la Fête et chantier des Rencontres et de la Commémoration. On a commencé avec dix-huit legs et on en a laissé vingt-sept. En conclusion du bilan que nous avons publié en mai 2009, nous écrivions ceci : « Baie-Saint-Paul, Capitale culturelle du Canada 2007, a atteint les objectifs fixés lors du dépôt de sa candidature en 2005 à Patrimoine Canada. La thématique "Célébrer le passé, construire l'avenir" avec ses 7 chantiers a été orchestrée en partenariat avec 15 organismes qui ont mis à contribution 500 acteurs culturels et attiré quelque 35 000 participants. » Nous avons à nouveau, ensemble, gagné notre pari et récolté ce que nous avons semé en 1967 à Baie-Saint-Paul, il y a 43 ans, avec le premier Festival folklorique du Québec. L'histoire s'agrandit !

Bibliographie

Livres personnels

1975. *Artisanat québécois. Tome 1 : Les bois et les textiles*. Préface de M^{gr} Félix-Antoine Savard. Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1975, 468 p.
1976. *Artisanat québécois. Tome 2 : Poterie et céramique. Émaillerie. Ferronnerie. Verre. Étain. Orfèvrerie et joaillerie. Bougies. Poupées. Cuir. Papier fait main. Gravure. Reliure*. Préface de Jean Sarrazin. Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1976, 483 p.

1977. *Artisanat québécois*. Tome 3 : *Indiens et Esquimaux*. Avec la collaboration de Michel Noël. Préface de Bernard Assiniwi, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1977, 566 p.
1985. *Artisanat québécois*. Tome 4 : *La dentelle, le feutre, les pipes, la lutherie, la broderie, la vannerie*. Préface de Jean-Claude Dupont. Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1985, 510 p.
1988. *Les Papiers Saint-Gilles. Héritage de Félix-Antoine Savard*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1988, 157 p.
1989. *Économuséologie. Comment rentabiliser une entreprise culturelle*. Montréal, Centre éducatif et culturel, 1989, 170 p.
1992. *Patrimoine muséologique. Repères historiques*. Québec, Commission des biens culturels, 1992, 111 p.

Direction et coordination de publications

1981. *Répertoire des créateurs en arts de l'environnement*. Québec, Ministère des Affaires culturelles, Direction des publications, 1981, 605 p.
1981. *Bibliographie de l'artisanat québécois*. Québec, Ministère des Affaires culturelles, Direction des publications, 1981.
1983. *Pour une politique des arts de l'environnement et du cadre de vie*. Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1983, 3 volumes.
1987. *Axes de développement du Musée du Québec*. Québec, Musée du Québec, 1987, 150 p.
1991. Luc Noppen, *Le Musée du Québec. L'architecture du pavillon Gérard-Morisset*. Québec, le Musée, 1991, 35 p.
1991. Fernand Harvey, *Le Musée du Québec. Son public et son milieu*. Québec, le Musée, 1991, 89 p.
1991. Mario Béland, *Le Musée du Québec. Les expositions, des origines à 1990*. Québec, le Musée, 1991, 61 p.
1991. Jean Hamelin, *Le Musée du Québec. Histoire d'une institution nationale*. Québec, le Musée, 1991, 39 p.
1999. *Économusée, Economuseo, Economuseum*. Brochure institutionnelle de la Société internationale des entreprises ÉCONOMUSEE[®], Québec, 1999, 24 p.
1999. Commission des biens culturels du Québec. *Les Chemins de la mémoire*. Volume III : *Biens mobiliers du Québec*. Québec, Les Publications du Québec, 1999, 428 p.
2003. *Des métiers. De la tradition à la création*. Québec, Les Éditions GID, 2003, 411 p.

2007. *Journalisme et patrimoine mondial*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2007, 172 p.

Articles

1968. « Il était une fois », dans *A.B.C.*, n° 262, mars 1968, p. 38-44.
1971. « Festival folklorique de Baie-Saint-Paul », dans *Culture vivante*, n° 21, juin 1971, p. 30-32.
- 1971-1975. Chronique « Artisanat-design », dans *Décormag*, 28 articles publiés de décembre 1972 à novembre 1975.
1972. « Concept Artisanat-design. Contribution au développement d'économies régionales », dans *Culture vivante*, n° 25, juillet 1972, p. 3-7.
1975. « L'art artisanal, facteur de renouveau dans l'économie québécoise ». Entrevue dans *Forces*, n° 32, 1975, p. 11-23.
1977. « Je me souviens. Une histoire chronologique des principales étapes du développement de l'artisanat du Québec », dans *Point*, vol. 1, n° 6, décembre 1977, p. 27-28 et 30.
1978. « Le Québec face à son environnement », dans *Forces*, n° 45, 1978, p. 43-48.
1982. « Pour l'amélioration du cadre de vie », dans *Forces*, n° 59, 1982, p. 26-33.
1983. « Formation et développement des artisans. L'École des métiers d'art du Québec », *Intermac*, Québec, Ministère des Affaires culturelles, vol. 1, n° 9, janvier 1983.
1988. « Québec, quand on prend le temps », dans *Forces*, « Spécial Québec », juin 1988.
1991. « Économuséologie. Un néologisme payant », dans *Museum*, vol. 4, 1991, p. 230-233.
1995. « Des PME pour le patrimoine », dans *Monuments historiques*, n° 196, Paris, mai 1995, p. 90-92.

Mémoires et rapports de recherche

1972. *Artisanat-design*. Recherche faite en collaboration avec la Faculté d'aménagement de l'Université de Montréal. Tome 1 : *Concepts*. Tome 2 : *Annexes*. Montréal, 1972.
1979. *Le Québec face à son environnement. Livre blanc des arts de la rue*. Paris, 1979, p. 301-305.
1983. Ministère des Affaires culturelles. « Le nouveau Musée. Concept d'aménagement par Cyril Simard ». Document inédit, décembre 1983.

1986. *L'Économuséologie. Essai d'ethnologie appliquée*. Thèse de doctorat en arts et traditions populaires, Université Laval, Québec, 1986, 449 f.
2000. « Cinq points de repère pour une politique du patrimoine culturel », *Notre patrimoine, un présent du passé : proposition présentée à madame Agnès Maltais, ministre de la Culture et des Communications, par le Groupe-conseil sous la présidence de monsieur Roland Arpin*. Québec, Ministère de la Culture et des Communications, 2000, p. 341-346.

Préfaces et présentations

1975. Michel Lessard et Huguette Marquis. *L'art traditionnel au Québec. Trois siècles d'ornementation populaire*. Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1975, 463 p.
1990. Commission des biens culturels du Québec. *Les Chemins de la mémoire. Monuments et sites historiques du Québec*. Volume 1, Québec, Les Publications du Québec, 540 p.
1991. Commission des biens culturels du Québec. *Les Chemins de la mémoire. Monuments et sites historiques du Québec*. Volume 2, Québec, Les Publications du Québec, 565 p.
1994. Mia et Klaus, *Charlevoix*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 79 p.
1995. Alain Gelly, Louise Brunelle-Lavoie et Corneliu Kirjan. *La Passion du patrimoine. La Commission des biens culturels du Québec, 1922-1994*. Québec, Les Éditions du Septentrion, 1995, 300 p.
1995. « Le Québec ». *Monuments historiques*, n° 196, Paris, mai 1995, 121 p.
2010. Pierre Beudet. *Robert Lamontagne, artisan de Beaumont*, Québec, Les Éditions GID, 2010, 142 p.

Prix et reconnaissances

1965. Médaille du Lieutenant-gouverneur du Québec – Architecture
1972. Premier prix de l'industrie touristique au Canada – Festival folklorique de Baie-Saint-Paul
1982. Membre honoraire de la Société des décorateurs ensembliers du Québec, devenue l'Association des designers du Québec
1988. Candidat – Cadre de l'année – Prisme
1989. Prix national de l'Innovation touristique du Québec
1990. Prix « Les Grands de Charlevoix »
1993. Médaille du Gouverneur général (125^e anniversaire de la confédération canadienne)

-
1994. Médaille du Lieutenant-gouverneur en patrimoine (Héritage Canada)
1995. Membre de la Société royale du Canada, Académie des lettres et des sciences humaines
1996. Hommage ICOMOS-Canada
1997. Prix de Reconnaissance – Amicale du Petit Séminaire de Québec
1997. Prix Hommage à un bâtisseur de Charlevoix – MRC Charlevoix et municipalités
1997. Médaille de l'Assemblée nationale du Québec
1997. Chevalier de la Confrérie du Cidre du Québec
1998. Ordre du livre blanc
2000. Prix Carrière 2000 – Société des musées québécois (SMQ)
2000. Premier Prix international pour la qualité artistique des huit timbres-postes canadiens sur les métiers (conception Cyril Simard) – Assagio (Italie)
2000. Grand Prix du Patrimoine d'expression du Québec, catégorie Diffusion (prix Nicolas-Doclin)
2002. Médaille du Jubilé de la reine, destinée aux Canadiens qui ont apporté une contribution exceptionnelle et un engagement soutenu dans leur domaine au cours des cinquante dernières années
2005. Officier de l'Ordre national du Québec
2005. Prix Gérard-Morisset – prix du Québec en patrimoine culturel
2006. Médaille de la Ville de Québec
2007. Médaille de la Chaire UNESCO en patrimoine culturel de l'Université Laval
2008. Lauréat *Le Soleil*–Radio-Canada du 15 décembre
2009. Prix Rayonnement hors Québec de la Chambre de commerce de Québec
2009. Personnalité du développement local 2009, CLD de Charlevoix
2009. Prix des Grands diplômés : Médaille Gloire de l'Escolle de l'Université Laval